

Les écrivains aux barricades!

Marie-Andrée Beaudet

Number 76, Winter 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44653ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudet, M.-A. (1990). Les écrivains aux barricades! *Québec français*, (76), 86-88.

Les écrivains aux barricades !



La réouverture de la loi 101 qui a suivi de près le retour au pouvoir du gouvernement libéral de Robert Bourassa en 1985 a provoqué une levée massive de boucliers chez les écrivains. D'un peu partout, les protestations ont jailli et continuent à jaillir, indignées, véhémentes, brisant ce que l'on a appelé le silence post-référendaire des intellectuels.

De partout, comme une clameur

Au cours des trois dernières années, dans des colloques, — tel celui organisé en mars 1987 par l'Union des écrivains québécois, — dans des publications à caractère collectif (*l'Avenir du français au Québec, Parler 101...*), dans des revues consacrant un numéro spécial ou un dossier à la question («Watch ta langue» de *Liberté*, «Langue culture à vendre/for sale» de *Possibles*, «Maudite langue» de *Nuit Blanche...*), dans des articles comme celui de Gérard Godin dans *le Monde* du 27 janvier 1989, dans des lettres ouvertes, les écrivains ont exprimé leur colère et leur inquiétude face aux nouveaux assauts juridiques qui sont revenus mettre en péril le présent et le futur de la langue française au Québec.

Certains, et de plus en plus nombreux, participent et prennent la parole lors d'assemblées publiques : on se rappelle le grand ralliement du 13 décembre 1986, mis sur pied par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal et par le Mouvement Québec français, où «101 personnalités» dont plus d'une vingtaine d'écrivains affirmèrent publiquement leur volonté de vivre en français. D'autres, déjouant le convenu du strict usage protocolaire, recommencent à utiliser les tribunes qui leur sont offertes pour tenter d'infléchir le cours politique des choses. Ainsi le poète Jacques Brault à la cérémonie de remise du Prix David, en octobre 1986 :

Ne plus avoir de langue ou en avoir une qui prend presque plaisir à s'humilier collectivement et même à prêter aide et assistance aux forces qui l'assailent et la dénaturent, telle est mon obsession d'écrivain. Là-dessus, je ne cesse de me répéter, de dire de façons diverses mon exil dans ma patrie, la langue française d'ici, seul héritage que m'ont légué des parents pauvres à tous les points de vue. [...] Je vous remercie donc de m'avoir accordé ce prix. Je vois dans votre reconnaissance de mon travail une invitation à poursuivre avec mes camarades écrivains la défense et illustration de la langue française au Québec.

(Discours de réception publié dans *Possibles*, vol. 11, n° 3, printemps/été 1987, p. 172-173.)

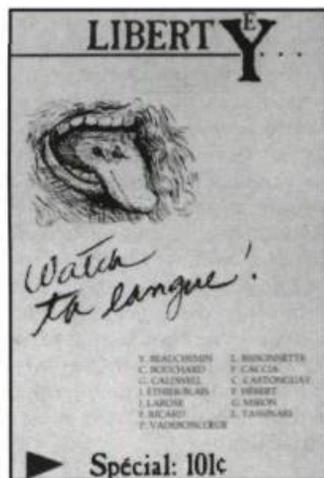
Étonnant retour aussi à la thématisation de la question linguistique dans l'oeuvre. Retour plus marqué, il faut le signaler, chez les poètes dont Claude Beausoleil qui a commencé à livrer quelques états et fragments d'un recueil entièrement consacré à la langue. Ici la volonté d'intervention, si elle habite le texte, ne cède en rien au travail de l'écriture proprement dit :

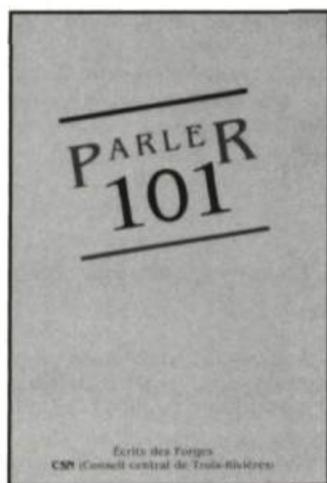
*La langue est notre histoire
Fragmentée d'amnésie
Elle tient entre ses silences
Les eaux et les révoltes
Et si elle vous parle d'un écho transitoire
C'est qu'elle sait les effets
D'un oubli collectif*

«Loin du sommeil dans la question» dans *Parler 101, Écrits des Forges*, 1989.

L'importance du mouvement de protestation que dessine l'ensemble des interventions a de quoi étonner ceux et celles qui avaient associés, une fois pour toutes, l'engagement social des écrivains québécois à l'effervescence nationaliste qui a précédé et permis la venue au

Marie-Andrée BEAUDET





pouvoir du Parti québécois en 1976. Avec l'actualité, l'affaire que l'on croyait classée rebondit.

De toute évidence, les écrivains se sentent à nouveau concernés par le destin du Québec et des voix s'élèvent des quatre coins de l'horizon littéraire, des voix associées depuis longtemps à la cause du français mais aussi des voix nouvelles, celles des jeunes écrivains.

En beau fusil !

Un sentiment prédomine : l'exaspération. Toutes les interventions ou presque dénoncent le caractère odieusement répétitif des crises linguistiques au Québec qui, à chaque fois, comme l'écrit Nicole Brossard, nous obligent « à piétiner dans l'Histoire » (*l'Action nationale*, p. 788). Bernard Pozier, poète et directeur littéraire, souligne la récurrence du problème dans un poème qui clôt le recueil intitulé *Parler 101* que les Écrits des Forges ont récemment publié en collaboration avec la CSN :

*Comme toujours depuis 1760
nous voici à nouveau blessés à l'intérieur
traduits dans nos lieux communs
sous-titrés dans notre propre histoire.*

Pour bien marquer l'ampleur de sa lassitude et de sa colère, Gaston Miron, un militant de la première heure, intitule sa communication au colloque organisé par l'UNEQ « chus tanné » :

Quand je pense aux générations de Québécois qui ont brûlé leurs milliards de neurones sur la question de la langue, à toute cette matière grise gaspillée, et que rien n'est encore acquis, j'ai mal et j'en rage.

L'Avenir du français au Québec, p. 177-178)

Sur la même lancée, le romancier Yves Beauchemin note :

Que de gaspillages d'énergie ! Que de pertes de temps ! Et comment un menuisier — pour citer Louis-Philippe Hébert — peut-il faire du bon travail s'il se fait constamment chipper ses outils ?

L'Avenir du français au Québec, p. 138)

Une armée de veilleurs séculaires

La mobilisation des écrivains autour de la question de la langue n'est pas un phénomène nouveau. Ni un phénomène exclusivement lié à la génération de Parti pris, à la querelle du joual. Elle ponctue toute notre histoire littéraire et depuis les origines. De Michel Bibaud qui, en 1830, déplore dans ses vers le mal-parler de ses compatriotes aux attaques virulentes d'Arthur Buies contre *les Jeunes Barbares*, de Faucher de Saint-Maurice qui dans les dernières années du XIXe siècle publie un texte intitulé « La question du jour : resterons-nous français ? — Suppression de la langue française au Canada » au *Speak White* de Michèle Lalonde, des chroniques de langue de Louis Fréchette aux percutants articles d'Hubert Aquin et d'André Langevin, la liste des intervenants est longue et pleine d'enseignements.

Dans ce dossier jamais clos, les similitudes et les redondances ne manquent pas. À preuve l'actualité de ce texte de Blanche Lamontagne, publié en 1922 dans *Récits et Légendes* :

Mais il y a pire. Il y a dans les campagnes canadiennes françaises des enseignes entièrement anglaises [...] On se croirait dans un village anglo-saxon. Voilà un état de choses qui doit nous faire réfléchir. Ces enseignes-là n'ont pas leur raison d'être, non parce qu'elles sont anglaises, mais parce qu'elles sont d'une langue étrangère et que les langues étrangères appartiennent aux pays étrangers. Elles seraient rédigées en italien, en allemand, en espagnol, ou en japonais, que la faute serait la même...

(«Notre langue», p. 77-78)

Comme le rappelait justement le poète et journaliste Jean Royer dans les colonnes éditoriales du *Devoir*, le 15 novembre 1986 :

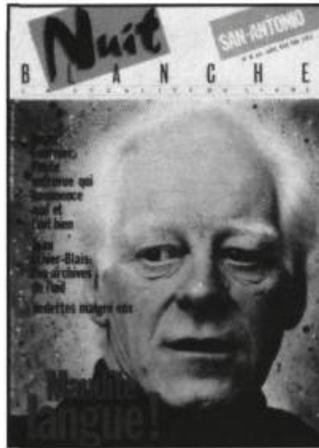
L'ensemble des écrivains québécois n'est jamais resté indifférent à la question linguistique. Il y a vingt-cinq ans, une assemblée de 200 écrivains proclamait la nécessité de l'unilinguisme français. De même en 1986, l'Union des écrivains québécois, qui réunit 500 membres actifs, réaffirme son appui à la Loi 101 [...]

Le spectre d'une littérature d'archives

Rendue plus brûlante par la chute du taux de natalité des francophones et par la difficile intégration des immigrants à la culture de la majorité, l'inquiétude amène plusieurs écrivains, surtout les plus jeunes, à craindre d'être en train d'écrire dans une langue vouée à disparaître sur le continent américain : «Tu t'avances jusqu'à la disparition de la langue française», consigne le poète Jean-Marc Desgent dans son recueil *l'État de grâce*, publié aux Herbes rouges. Un ton voisin se retrouve sous la plume d'Hélène Dorion : «Il se peut que disparaisse ma langue comme un fait divers parmi d'autres entassés au fond de l'histoire humaine» (dans *Parler 101*, p. 38).

La perspective de «se faire effacer» provoque chez la romancière Pauline Harvey un immense et bouleversant cri de détresse, un appel à la résistance. Le texte d'une dizaine de pages, qui appelle une lecture scandée et à haute voix, s'intitule *Montréal français* et occupe le numéro 16 de la revue de création *Lèvres urbaines* :

*J'entends ta raison, ta pensée, ta langue en train de s'effondrer
J'entends la machine broyeuse au coin de St-Laurent et Sherbrooke
Montreal so cute, so cheap and the food is so cheap*



*Et tes maisons so cheap dans ton quartier que tu chérissais
J'entends la mécanique broyeuse avancer sur la ville
J'entends la grosse machine grinçante et froide avancer sur ton rêve
Et qui va s'emparer de ton rêve
Et qui va faire cette petite chose morte à vendre aux touristes
Montreal so cheap*

Excusez-moi, parlez-vous français ?

Dans un tout autre registre, à l'intérieur du numéro «Watch ta langue» de la revue *Liberté*, Pierre Vadeboncoeur presse ses compatriotes d'assumer pleinement la responsabilité historique que constitue le fait d'être encore aujourd'hui, en dépit des vents contraires, un peuple de langue française. Au terme d'une réflexion où il aborde de front les désirs de fuite qui hantent les esprits, — pourquoi ne pas s'angliciser ? — l'essayiste rappelle que «le présent historique ne saurait être éludé». Les écrivains, pas plus que tous les autres Québécois, n'ont vraiment le choix de se porter à la défense — comme à l'illustration — de leur langue. La question est de l'ordre du réel et de la nécessité.

Chez tous, le désir de lutter qui n'est que l'autre face du désir de durer, demeure. Même s'il est fragile, l'espoir est toujours présent. Des siècles de résistance ne peuvent mentir. Ce que dit Louis Jacob :

Il faudra pourtant que l'évidence porte un nom et parle une langue et qu'elle se colle alors le nez

*dans l'odeur de terre qui l'entoure
(Parler 101, p. 51)*

Ce que redit autrement Ernest Pallaschio-Morin :
*Tout dépend d'une chose à reconsidérer
C'est le peuple et la Loi qui se battront ensemble
Le monde prévoyant doit les adjurer
Avant que rien du tout, ici, ne nous ressemble*

(*Parler 101*, p. 54) ●

Ouvrages, revues et journaux consultés

L'Avenir du français au Québec, Actes du colloque organisé par l'Union des écrivains québécois, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 202 p.

Parler 101, recueil de textes littéraires édité conjointement par le Conseil central de Trois-Rivières (CSN) et les Écrits des Forges, 1989, 76 p.

L'Action nationale, numéro spécial sur le Ralliement du 13 décembre 1986 au Centre Paul-Sauvé, vol. LXXVI, n° 9, mai 1987, p. 769 à 880.

«À propos de langue et d'écriture» (dossier), *Possibles*, vol. 11, n° 3 (printemps/été 1987), p. 159 à 217.

«En français, s.v.p.» (dossier), *Relations*, n° 551 (juin 1989), p. 135 à 149.

«Maudite langue» (dossier), *Nuit blanche*, n° 36 (juin/juillet/août 1989), p. 30 à 49.

«Montréal français», *Lèvres urbaines*, n° 16, 1987, n. p. (texte de Pauline Harvey).

«Watch ta langue», numéro spécial, hors collection, *Liberté*, printemps 1987, 73 p.

«Dossier Québec français» (dossier), *l'Aut'Journal*, n° 70 (février 1989), p. 5 à 15.